

NOTES BIBLIQUES & PRÉDICATIONS

21 avril 2024

**Pasteur Christophe
Verrey**

Textes :

Texte biblique principal

Actes 4, 8-12

1 Jean 3, 1-2

Jean 10, 11-18

Notes bibliques

Actes 4 v 8-12

Auteur et datation :

La Tradition veut qu'il s'agisse du même auteur que le 3^{ème} évangile : « *Luc, le cher médecin* » (Col 4 v 14), un proche de Paul qui a voyagé un temps avec lui. Même si cela demeure discutable, restons en accord avec cette idée. Il a été écrit à la suite de l'évangile.

C'est pourquoi on l'a situé « 2 années » (Actes 28 v 30) après l'arrivée de Paul à Rome, soit vers 62-63. L'exégèse moderne préfère situer le texte après 70 et les guerres juives, soit vers 80.

Structure ⁱ

Le livre des actes

Notre texte se situe dans l'ensemble cohérent des chapitres 3 v 1 à 4 v 22 qui reprend plusieurs éléments du chapitre 2 :

- La prière des disciples plusieurs fois ;
- le don de l'esprit, 2 fois ;
- une description de la vie de la communauté chrétienne primitive.

Au centre de cet ensemble : la confrontation de deux apôtres avec les chefs juifs autour d'une guérison.

L'unité de notre texte se justifie aussi par la présence du groupe de personnages constitué par Pierre, Jean et l'infirmes.

Au début du chapitre 3, Pierre et Jean, séparés du groupe des apôtres, montent au Temple. C'est là qu'ils



rencontrent le boiteux, le remettent sur pied et l'entraînent à leur suite. D'autres personnages vont s'y joindre, ce qui organise le récit en différentes scènes, mais toujours en lien avec l'homme qui a été guéri.

Il disparaîtra en 4 v 22.

NB : La suite (4 v 23 à 31) est la suite logique du récit, et peut, bien sûr, y être rattachée.

Mais centrons-nous sur la rencontre avec cet infirme.

Les diverses étapes du récit

Les indications de temps qui sont données permettent de structurer le récit en deux journées.

Le premier jour, de 3 v 1 à 4 v 4 se réduit à une soirée. Deux temps successifs, l'un à la Belle Porte, l'autre au Portique de Salomon, avec un bref passage à l'intérieur du temple entre les deux. D'abord une rencontre, puis un discours.

Lors de la rencontre avec l'infirmes, Pierre et Jean le transforment d'un homme infirme, assisté, en un homme debout et libre, capable de marcher et même de bondir !

Au lieu d'une simple aumône, ils répondent en renouvelant la vie de cet homme dans son ensemble.

Mis en demeure de donner des explications sur le véritable auteur de l'acte accompli, Pierre se défend d'avoir agi par son pouvoir personnel... On pourrait ici mettre en correspondance le fait que le boiteux était rejeté, de même que Jésus avait été rejeté par les juifs. De même que Dieu a ressuscité Jésus, Pierre a fait lever (egeiren) le boiteux.

Suit un bref condensé de l'histoire du salut fait par Pierre : Jésus, le serviteur fait Christ, occupe la place centrale. C'est en son nom que l'homme a été guéri.

L'intervention des chefs juifs va relancer le récit.

4 v 1-4 fait charnière entre les deux jours. L'annonce de la nouvelle d'une libération, et paradoxalement, les deux hommes se font mettre en prison.

Pour le commandant du Temple et les sadducéens, l'activité des apôtres dérange : le premier, parce qu'ils menacent son autorité ; les seconds, parce qu'ils affirment une résurrection à laquelle ils ne croient pas.

Le deuxième jour, le lendemain, inverse les deux moments de la première journée, en commençant par un discours, et finissant par la confrontation.

La parole de Pierre est une réponse à l'enquête des chefs juifs sur le pouvoir des apôtres. Pierre affirme le pouvoir salutaire du nom de Jésus dans la guérison de l'infirmes, mais c'est surtout « l'assurance » (4 v 13) des apôtres qui retient l'attention des autorités.

Structure de la péricope

On peut remarquer la construction symétrique de la séquence :

- aux v 5-7 correspondent les v 13-14
- au v 9 répond le v 12
- les v 10-11 au centre, affirment la place unique de Jésus, pierre rejetée par les bâtisseurs, devenue pièce maîtresse du salut.

On retrouve dans les paroles que Pierre adresse aux chefs juifs les éléments constitutifs du noyau de la prédication primitive : rappel du rejet de Jésus et de sa mort, sa résurrection par Dieu, le don du salut ou l'appel à la conversion, la référence aux écritures et le rôle du témoignage apostolique.

Dans chacun des deux discours, les interlocuteurs de Pierre sont accusés de la mort de Jésus. Aux juifs, comme à leurs chefs, la conversion, le salut, reste cependant possible, par la reconnaissance de l'autorité du nom de Jésus.

- **V 8** : Le verset 8 n'est qu'une transition. Il s'agit d'affirmer ici l'inspiration divine de Pierre, qui ne parle pas de sa propre autorité. On remarquera que Jean ne prend pas la parole. Pierre, en utilisant le pluriel, parle au nom des deux. Ne sont-ils deux que parce qu'ils sont témoins ? Est-ce une importance particulière donnée à Pierre ?

- **V 9-10 et 12** : le procès débute par la plaidoirie de Pierre. Pourquoi comparait-il pour avoir fait du bien ? Les accusateurs sont tout de suite mis en porte-à-faux. Le Saint-Esprit joue ici pleinement son rôle d'avocat. Le « *nom de Jésus* » occupe ici la place centrale, comme dans la journée précédente. (Le *nom* équivaut ici à la personne même de Jésus ressuscité, véritable auteur de ce miracle. Toute cette théologie sous-jacente du nom est caractéristique des Actes dans le NT, et doit être archaïque – note de la TOB).

- **V 11** : citation du psaume 118 verset 22. (Cf note de la TOB pour Luc 20 v 17 : " verset inspiré par Ésaïe 28 v 16, compris par les juifs de l'époque comme une promesse d'édification de la communauté messianique. Le christianisme originel l'a appliqué très tôt à la résurrection de Jésus ")

C'est ce *nom* qui donne à Pierre et Jean, le pouvoir d'accomplir un acte de guérison, au boiteux d'être libéré de son infirmité ; c'est à ce nom que les apôtres rendent témoignage. Dans les deux discours, c'est l'occasion de définir la personne tout entière du Christ :

- Dans le premier, comme le Serviteur livré, crucifié, Messie souffrant que Dieu a ressuscité des morts, nouveau Moïse, libérateur.
- Dans celui-ci, l'accent porte sur le rôle unique de Jésus, le seul auteur du salut de tout homme. (Cf. note de la TOB pour le V 12 : « *aucun salut ailleurs qu'en lui* » Ne figure pas dans tous les manuscrits. Le salut, annoncé et préfiguré dans l'AT, était proclamé par la prédication apostolique à tous les hommes, moyennant la foi).

Les autorités juives, en interdisant à Pierre d'enseigner le « *nom de Jésus* » espèrent non seulement enlever aux apôtres les moyens d'agir, mais limiter leur action, sinon la juguler entièrement.

Les différents lieux mentionnés permettent éventuellement un parallèle avec le cheminement de Jésus dans sa passion. Toutefois, les apôtres ne sont que les reflets du maître et leur procès n'aboutit qu'à des menaces.

Au début du récit, c'est tout le peuple qui est mentionné. À la fin du récit, « *tout le monde* » rend gloire à Dieu pour « *ce qui s'est passé* », ce qui traduit un pluriel grec : « *tous* ». C'est le peuple, que craignent les autorités, qui est en définitive le destinataire du témoignage apostolique.

On peut comprendre que la louange de *tous* salue dans la prédication des apôtres la défaite d'un monde ; elle rend gloire, parce que les apôtres annoncent l'émergence d'un monde où, par la pauvreté, la guérison, l'accueil, la libération, triomphent les « moments de fraîcheur » (3 v 20) et la vie.

Pistes de prédication :

- En-dehors de l'Église, point de Salut ? Est-ce bien ce que dit le texte ? Le Salut est-il pour tous : 'nous irons tous au paradis' ? Mieux vaut laisser la question ouverte...
- Nom de Dieu et nom de Jésus : le pouvoir du nom dans la Bible, le pouvoir de la parole en thérapie...

1 Jean 3 v 1-2 ⁱⁱ

Les épîtres de Jean :

On ne peut lire les 3 épîtres de Jean sans se souvenir que leur auteur lutte pour maintenir, dans l'unité de la foi, une communauté secouée par l'hérésie.

Ces trois épîtres sont étroitement apparentées au *4eme évangile* (dit « *de Jean* ») par le vocabulaire comme par la théologie. Le fait même de commencer (1 v 1-4) par un prologue en est un exemple.

Quand ont-elles été écrites ?

Le Cahier Évangile propose ici l'ordre chronologique inverse de la Bible actuelle : 3,2,1.

– *La troisième* épître est un billet adressé par l'Ancien à une personne précise, à propos d'un conflit de personnes.

– *la seconde* est adressée à une communauté-église. Par l'Ancien, il la met en garde contre un adversaire déjà qualifié d'Antichrist.

– *La première* épître est systématiquement polémique.

Le quatrième évangile, en s'adaptant à des situations variées, est passé par plusieurs relectures, en commençant vers les années 90-95.

La rédaction finale est sans doute contemporaine des épîtres, au tournant du 1er et du 2ème siècle, avec une interaction entre eux.

D'après la tradition, la communauté johannique s'est constituée à Éphèse. Les destinataires sont probablement des églises de la province d'Asie.

La première épître :

La structure (TOB) en paraît compliquée dans la mesure où l'auteur reprend plusieurs fois les mêmes thèmes, sur un modèle en spirale enroulée autour d'un axe central : *notre communion avec Dieu*.

- Prologue : 1 v 1-4
- 1 v 5 à 2 v 28 : premier critère de notre communion avec Dieu, marcher dans la lumière de Dieu, libérés du péché, dans la foi.
- 2 v 29 à 4 v 6 : second critère, en termes de filiation divine. Il s'agit de pratiquer la justice, de pratiquer la charité et de discerner des esprits.
- 4 v 7 à 5 v 12 : troisième critère, l'amour et la foi. Sans plus insister sur la renonciation au péché, l'auteur remonte à leur source : l'amour vient de Dieu et s'enracine dans la foi et la foi dans le Fils de Dieu, racine de la charité.
- Épilogue : 5 v 13 à 21

Confronté à la gnose, l'auteur cherche à préciser le thème de la 'connaissance'.

Face aux divisions qui se créent autour de lui, l'auteur des épîtres veut donner une exégèse authentique du 4^{ème} évangile : déjà, l'on voit naître la 'grande église', face aux groupes dissidents et aux hérésies. Il insiste notamment sur l'importance majeure de la mort et de la résurrection de Jésus pour le Salut des croyants.

Pour mieux déterminer les éléments fondamentaux de la foi chrétienne, le point de référence est toujours l'Évangile, mais toujours en accord avec « la tradition chrétienne ».

Notre péricope :

Elle se présente donc comme le second critère de notre communion avec Dieu : notre filiation.

On peut voirⁱⁱⁱ dans les 3 interpellations : 2 v 28, 3 v 2 et 3 v 7 « *mes petits enfants* » ou « *mes bien-aimés* » (par ailleurs, expressions affectueuses de l'auteur fréquentes dans l'épître) les débuts de 3 idées centrées sur le rappel du jugement imminent, puis sur les exigences de pureté et de rupture avec le péché impliquées dans cette espérance. Elles sont encadrées par deux expressions polémiques : « *demeurez en lui* » (2 v 28, en lien avec le v 27) et : choisissez entre Dieu et les "diableries" hérétiques.

V 1 : « *Voyez* » est étroitement relié à ce qui précède : contre une prétendue génération divine, qui est la marque d'un élitisme spiritualiste souvent gnostique, l'auteur rappelle une vérité doctrinale fondamentale.

« *Quel* » n'exprime pas la quantité, mais l'origine. Ici, cet « *amour de Dieu* » est bien différent de ce qu'imaginent les gnostiques : Dieu l'a déjà donné, c'est au parfait, donc déjà accompli. « *Enfants de Dieu* » n'est pas une intimité spéciale avec Dieu. C'est une communauté de destin, un titre reçu d'une déclaration solennelle de Dieu. Et « *que nous* », c'est-à-dire les chrétiens fidèles, « *sommes* » déjà ! au préalable, en Jésus-Christ.

« *Voilà pourquoi le monde ne peut pas nous connaître : il n'a pas découvert Dieu* ». Seule la foi en Jésus-Christ peut reconnaître ce que sont les chrétiens.

V 2 : commence par expliciter le verset précédent : pas étonnant que le monde ne nous comprenne pas, parce que « *maintenant* » c'est encore caché, le secret ne paraîtra qu'à la Parousie, « *lorsqu'il paraîtra* ». Ce n'est pas ce que nous sommes qui est caché, mais ce que nous serons, « *semblables à lui* ». Ce que nous ne sommes pas encore. Attention, ce n'est pas ce qu'ils deviendront à la parousie : ils le sont déjà, mais ce n'est pas manifeste : il ne s'agit pas d'une vision transformante, comme dans l'hellénisme (cf note TOB) mais d'une certitude que nous avons déjà de voir le Fils de Dieu dans sa gloire.

L'ignorance du monde est donc double : le monde ne les reconnaît pas comme enfants de Dieu, et il ne sait pas ce qu'ils seront un jour.

Pistes de prédication :

- En lien avec Jean 13:35 « *Si vous vous aimez les uns les autres, alors tous sauront que vous êtes mes disciples* » on peut se demander ce qui peut manifester – ou non ? – que les chrétiens sont « *enfants de Dieu* ». Qu'est-ce qui peut alors nous donner plus *d'assurance* (1 v 28) ?
- On peut aussi faire quelques recherches sur la gnose, et les différentes tendances mystiques à faire de la foi un chemin initiatique et non une simple adhésion à l'Évangile. Quelle est alors notre propre démarche aujourd'hui ? Sur quoi s'appuie notre foi ?

Jean 10 v 11-18

L'auteur : cf note 4

L'auteur est un chrétien *d'origine juive*. C'est ce que prouve son style. Ce Juif n'a pas vécu à l'étranger ; c'est un Juif *palestinien*. Il parle comme un homme à qui tous les détails topographiques de ce pays sont familiers, bien instruit des circonstances historiques de l'époque où se passent les faits. Il a été un contemporain de Jésus et un témoin de son histoire : sinon un *apôtre*, il est probablement *le disciple que Jésus aimait*, Jean lui-même. *Le fils de Zébédée* ?

Structure du 4^{ème} évangile ^{iv} :

« Une pareille manière de raconter n'est-elle pas une énigme perpétuelle ?

D'un côté, un tissu si ferme, si serré : et de l'autre, autant de vides que de pleins, de lacunes que d'étoffe ? Existe-t-il une supposition qui puisse expliquer en quelque manière deux traits aussi contradictoires dans un même récit ? Oui, et cette solution, c'est dans la relation de notre quatrième évangile avec les trois précédents qu'il faut la chercher.

Le rapport de la narration johannique avec celle des évangiles synoptiques peut être caractérisé par ces deux traits : corrélation constante d'une part, et de l'autre indépendance et même supériorité marquées. Les pleins de l'une correspondent aux lacunes de l'autre, comme les reliefs de celle-ci aux vides de la première. Deux exemples : 1) Jean commence son récit avec la dernière partie du ministère du Baptiste, sans en avoir décrit la première moitié, sans même avoir raconté le baptême de Jésus : juste l'inverse de ce que nous trouvons chez les synoptiques. 2) Il raconte l'appel des premiers croyants au bord du Jourdain, sans mentionner leur élévation subséquente au rang de disciples permanents sur les bords du lac de Génésareth ; encore l'inverse du récit synoptique...

Jean n'a pas voulu les compléter, mais il a écrit le sien en les complétant comme le dit le dernier verset de cet évangile : « Jésus a fait beaucoup d'autres signes, en présence de ses disciples, qui ne sont pas écrits dans ce livre-ci. » En fait, l'auteur du récit johannique est en possession d'une source de renseignements qui lui est propre et qui pour le fond des récits, le rend absolument indépendant de la tradition synoptique. Souvent plus précis au point de vue de l'histoire. Le cadre chronologique du récit de Jean assigne par ex. au ministère de Jésus deux ans et demi de durée, et non une seule année seulement, comme paraît le faire le récit synoptique.

Il y a entre l'exégèse des Pères et les travaux modernes sur l'évangile de Jean une différence marquée. Chez les premiers, la pensée d'un plan, d'une ordonnance systématique, semble presque absente, tant le caractère historique du récit est pris au sérieux. Il n'en est plus ainsi dans la conception moderne. On fait ressortir dans le récit l'intervention d'une pensée ordonnatrice. »

Pour ce qui est du plan, la TOB, après un exposé instructif sur les différentes propositions des exégètes, préfère éviter d'en proposer un, sinon que la plupart y reconnaissent 2 parties, précédées du fameux Prologue.

F. Godet propose, lui, un plan en 5 parties :

Prologue : 1.1 à 1.18

1. **1.19 à 4.54.** Jésus se révèle comme le Messie. A ce fait fondamental se rattachent, d'un côté, la naissance et les premiers accroissements de la foi ; de l'autre, les premiers symptômes, à peine sensibles, d'incrédulité.

2. **Ch 5 à 12 :** L'incrédulité nationale se développe rapidement et puissamment, et cela sur le fond de la révélation croissante de Jésus se manifestant toujours plus clairement comme le Fils de Dieu ; en même temps s'opère subsidiairement le développement de la foi chez les disciples par le moyen de ces luttes mêmes.

3. **Ch. 13 à 17 :** La foi se développe et atteint son plus haut point de force et de lumière chez les disciples pendant les dernières heures qu'ils passent avec leur Maître ; ce développement s'opère au moyen des dernières révélations de Jésus et à la suite de l'expulsion du disciple infidèle en la personne duquel l'incrédulité avait pris pied jusque dans le sein du collège apostolique.

4. **Ch. 18 et 19** : L'incrédulité nationale consomme son œuvre par le meurtre du Messie, tandis que le calme rayonnement de sa gloire de celui-ci pénètre cette sombre nuit, et que l'accroissement silencieux de la foi chez les quelques disciples dont l'œil peut recueillir ces divines clartés.

5. **ch. 20 (et 21. 1 à 23)** : La Résurrection, cette suprême révélation de Jésus comme Fils de Dieu, consomme la victoire de la foi sur les derniers restes d'incrédulité dans le collège des Onze.

Épilogue : Ch. 21.24-25

Structure de la péricope :

Nous serions donc ici dans la 2^{ème} partie de l'évangile. Du point de vue narratif, au chap. 7, Jésus est monté au Temple pour la durée de la fête des Tentés (Soukhot) où il manque de se faire arrêter. Il attire sur lui l'attention, « *la foule est partagée à son sujet* » (cf. 7 v43). Au chap.8, il est monté au Mont des Oliviers, à la fois pour se reposer et contempler Jérusalem à ses pieds. Mais « *dès le point du jour, il revint au Temple* », où il enseigne, ce qui donne lieu à de nombreuses diatribes, la dernière étant l'épisode de la femme adultère. A la fin du chapitre 8, il échappe de peu lui-même à la lapidation (v 59). C'est donc en-dehors du Temple que se déroule le chap. 9, où la guérison d'un aveugle de naissance se termine sur un dialogue savoureux entre les Pharisiens, qui lui demandent : « *nous aussi, nous sommes aveugles ?* » Jésus leur répond : « *- si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché. Mais à présent, vous dites 'nous voyons' : votre péché demeure* ». Les diatribes continuent après notre péricope, avec le v 19 : « *Ces paroles provoquèrent à nouveau la division parmi les Juifs... Beaucoup d'entre eux disaient...Mais d'autres disaient : ...* »

¶ **V 11 et 14** : « *Je suis le Bon Berger* » Les v 1 à 21 du chapitre 10 font allusion au « *troupeau d'Israël* » déjà utilisé par le 1^{er} Testament (voyez le Psaume 23 v 1 et 2 : « *Le Seigneur est mon berger...* » ou le Psaume 95 v 7 « *il est notre Dieu ; nous sommes le peuple qu'il fait paître, le troupeau qu'il garde* » TOB - *Le troupeau que sa main conduit* » Segond). Cette image, empruntée au moins à l'Égypte ancienne (cf la houlette et le fouet, les 2 sceptres de Pharaon), a été appliquée au roi d'Israël, comme lieu-tenant du Dieu-berger à qui a été confié le peuple-troupeau des « *brebis* ». Déjà les prophètes avaient beaucoup utilisé cette image du Dieu-Berger (cf. Esaïe 40 v 10-11) et celle des mauvais bergers contre les autorités d'Israël : cf Michée 2 v 12, Zacharie 11 v 15-17 et surtout Jérémie 23 v 1-4 ou 50 v 6 et Ézéchiël 34 ! Ni Jésus ni ses interlocuteurs ne peuvent l'ignorer. Jésus développe ici plusieurs images en paraboles : « *la porte des brebis* » de 1 à 10, puis celle du « *Bon Berger* » qui est notre péricope pour aujourd'hui. Le tout dans une atmosphère assez polémique contre les autorités juives.

« *Je suis* » : déjà au ch.8 v 12, au lieu-dit du Trésor, Jésus avait parlé en *ego eimi* : « *je suis la Lumière du Monde* » (au moment de Hannoukha 'la fête des lumières' qui célèbre le ré-allumage du chandelier du Temple après sa profanation par les Séleucides.) Au v 24, il va plus loin et applique à lui-même le fameux « *je suis* » qui est le nom de Dieu au buisson ardent ! et au v 58, il fait une déclaration digne du Logos : « *avant qu'Abraham fût, Je suis* ».

« *Le Bon Berger* » : Pourtant, même si l'image du Berger peut être un titre divin, elle n'est ici qu'une parabole. Il est « *bon* », au sens de 'bien, beau', comme le « *bon vin* » de 2 v10, parce que lui est compétent comme gardien du troupeau. Il incarne ainsi le personnage décrit aux v 2 à 5, en ajoutant un élément : « *le bon berger se dessaisit de sa vie pour ses brebis* ». Littéralement il la dépose, il l'offre volontairement en faveur des brebis. « *Sa vie* », ici sa *psyché*, désigne à la fois le physique et le psychique. La suite va donner consistance à cette affirmation.

V 12-13 : « *Le mercenaire, qui n'est pas vraiment un berger* » n'est qu'un salarié, à l'opposé du *voleur* et du *brigand* du v 8. Il n'est pas attaché aux brebis, il n'est pas prêt à risquer sa vie pour le troupeau. Allusion à telle ou telle catégorie de dirigeants légitimement en place, qui deviennent par lâcheté les complices des puissances de destruction qu'ils laissent agir, sans avoir le courage de les combattre. La figure du « *loup* », ennemi naturel de l'agneau (a contrario Ésaïe 65:25) figure tous les violents qui détruisent une communauté.

Elle relaye celle du « *voleur* », qui vient « *pour tuer et pour perdre* ». Attention de ne pas chercher à allégoriser : il s'agit d'un loup de parabole ! Leur rôle dans la parabole est de valoriser le comportement du Berger, qui restera seul en scène à partir du v 14.

NB : en Ézéchiel 34 v 23, le berger du peuple rassemblé est nommé « *David* », selon la tradition messianique. On se souvient qu'il n'hésitait pas à affronter les animaux sauvages avec sa fronde, bien avant d'affronter le géant Goliath !

V 14-15 : à partir de là, le développement se concentre sur la seule figure du berger : reprise des v 11 et 3-5 « *Je suis le bon berger, je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît et que je connais mon Père* » Cette connaissance, qui est amour, est le reflet de la connaissance intime de Jésus à son Père, thème essentiel chez Jean. On le retrouvera dans le discours d'adieu (cf. 15 v 9).

V 16 : deux petits commentaires suivent. D'abord Jésus élargit les fruits de ce don de sa vie à d'autres bénéficiaires : « *J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cet enclos et celles-là aussi, il faut que je les mène ; elles écouteront ma voix et il y aura un seul troupeau et un seul berger.* » Là encore, la référence à Ézéchiel (37 v 24) est évidente : la présence d'un seul berger pour plusieurs troupeaux, Israël et Juda dans la prophétie. Ici, dans une perspective universaliste, il s'agit probablement pour Jean des non-juifs, dans un souci d'unité de l'Église, qui rassemble ancien juifs et anciens païens.

V 17-18 : reviennent encore sur l'offrande de sa vie à laquelle Jésus est résolu, en insistant sur son caractère volontaire, résolument libre : « *Le Père m'aime parce que je me dessaisis de ma vie* » ; Offrande magnifiée ici en tant que motif ultime de l'amour du Père pour le Fils, comme en 13 v 1, elle sera annoncée comme ultime preuve de l'amour de Jésus pour les siens.

« *Personne ne me l'enlève* » : Jean affirme que Jésus ne sera pas la victime d'une fatalité historique, à laquelle il n'aurait pu échapper. C'est un libre don de soi. Le récit de la Passion chez Jean montrera la souveraine liberté avec laquelle Jésus marche vers la croix, comme vers la résurrection, qui n'est plus alors œuvre de Dieu seul, « *... pour la reprendre* »

ensuite... je m'en dessais de moi-même ; j'ai le pouvoir de m'en dessaisir et j'ai le pouvoir de la reprendre : tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père. »

Cette offrande comporte bien une connotation sacrificielle, mais cette métaphore englobante écarte toute idée de sacrifice expiatoire. Jésus n'est pas une victime passivement immolée. Ce berger qui meurt va jusqu'au bout du conflit avec ses ennemis, jusqu'au bout de la solidarité avec les siens.

Notons enfin le caractère paradoxal de l'expression « *commandement* », dont le contenu n'est autre que de faire usage de sa liberté de Fils. C'est dans ce même esprit qu'il donnera lui-même plus loin (13 v 34 et 15 v 12) aux disciples le 'commandement' d'aimer.

Au verset suivant, les controverses vont reprendre de plus belle : « *Ces paroles provoquent à nouveau la division parmi les Juifs* ». Et l'on retrouvera la métaphore des brebis aux v 27 à 30.

Pistes de prédication :

- qui sont les mercenaires, voire les voleurs et les brigands, à qui nous confions le cours de notre histoire : politiques, financiers, oligarques,... ? Peut-il en être autrement ? Peut-on résister ?... Quel est alors le rôle du Christ ?
- Est-ce une bonne ou une mauvaise chose que d'être des brebis ?

Proposition de cantiques :

Psaume 23 : Dieu, mon berger, me conduit et me garde

AEC 457 ou All. 33-03 : Tu nous aimes, ô bon berger

AEC 413 ou All. 33-20 : Jésus est notre ami suprême

All. 52-13 : Mon cœur est comme une flûte de roseau str. 4

Proposition de prédication

Comme des moutons bêlants ?

« **MES BREBIS** écoutent ma voix et je les connais » ... « *Mes brebis* » c'est nous ! Voilà comment nous dépeint l'évangile de Jean : dociles comme des moutons, suivant bé(a ?)tement le maître du troupeau ! Image qui pourrait être celle de foules décérébrées suivant un tyran quelconque, si le berger en question ne s'était pas désolidarisé à l'avance des « *voleurs et des brigands* » (10/ 4) comme du « *mercenaire* » et s'il ne s'était pas lui-même qualifié de « *bon* ». Du coup, l'image évoque plutôt la sécurité ! Discours sécuritaire ? Invitation à rejoindre le camp du plus fort ? C'est oublier David et sa fronde, c'est oublier l'agneau sur le trône !

Pour ne pas nous tromper de discours, donc d'Église, il nous faut revenir au temps où l'évangile de Jean a été écrit, temps de persécutions et de discussions théologiques serrées, lorsqu'il s'agissait de fixer la foi balbutiante de la toute première Église. Il nous faut tenir compte de l'atmosphère dans laquelle l'évangéliste a écrit. Ce n'est qu'après avoir cerné les similitudes et les différences entre cette période et aujourd'hui que nous pourrions tâcher d'en tirer quelques leçons plus actuelles.

« **VOUS** ne faites pas partie de mes brebis » (10 v 26), dit le Christ de Jean à ceux parmi les juifs qui lui ont posé la question : « *jusqu'à quand vas-tu nous maintenir dans l'incertitude ? Si tu es le Messie, dis-le-nous franchement !* » Malentendu fondamental entre Jésus et ces juifs-là ! Ces juifs, nourris de l'attente religieuse et politique d'un Messie libérateur, aussi « aveugles » que l'aveugle-né du chapitre précédent avant de rencontrer Jésus, ne comprennent rien. Ce qui est plus grave pour les premiers chrétiens, c'est qu'ils refusent non seulement le Jésus d'avant sa Passion, mais encore le Jésus ressuscité d'après Pâques, avec l'évidence de la Pentecôte. Ils persécutent les chrétiens, ils n'acceptent ni le témoignage du Seigneur ni celui de l'Église, qui ne s'est pas dispersée après la mort de son leader mais bien au contraire commence à toucher les païens et à les convertir d'une manière bien plus dynamique que le judaïsme. Voyez le témoignage d'Actes 13 : « *les juifs jetèrent l'agitation parmi les dames de la bonne société qui adoraient Dieu, ainsi que les notables ; ils provoquèrent une persécution contre Paul et Barnabas...* » (50). Ce mouvement est bien politique, il touche toutes les classes de la société. Bientôt, en 3 siècles, il renversera le pouvoir de Rome. Mais les juifs le méconnaissent.

Aujourd'hui encore, sans parler des juifs qui restent pour moi un cas particulier, le Peuple Élu, avec tout ce que cela comporte d'exigence, bien du monde méconnaît Jésus comme Messie ou Seigneur. De tous côtés l'on rencontre des brebis sans berger, ou qui suivent des voleurs, des bandits ou des faux-bergers, des mercenaires. C'est parce que nous sommes confrontés à ceux-là que nous devons relire ces textes autrement. En laissant de côté toute polémique anti-juive, propre aux persécutés des premiers siècles.

D'UN CÔTÉ le troupeau de Jésus, de l'autre les autres. Si Jésus parle ici de troupeau et de berger, ce n'est évidemment pas pour mettre en avant l'intelligence des brebis... Quoique ! Relisez la fable « le loup et le chien... » : il n'y a pas que des avantages à être un grand loup solitaire craint par tous ! la liberté totale a pour prix la fragilité constante. Pour Jésus, le problème n'est pas là ! ces idées sont trop modernes, trop anachroniques.

Pourtant, même si Jésus les a trouvées dans le vieux fond de la Tradition juive, il les relit de façon toute nouvelle. En effet, le troupeau de YHWH, c'est Israël, nous disait déjà Ésaïe. « *Comme un berger il fait paître son troupeau, de son bras il rassemble ; il porte sur son sein les agnelets, procure de la fraîcheur aux brebis qui allaitent.* » L'image du berger est une image traditionnelle très utilisée dans l'AT, et qui a toute une histoire. Bien sûr, elle tire ses origines du temps où les hébreux étaient encore des tribus errantes, des éleveurs nomades et dispersés. Tout naturellement, l'image du troupeau a évoqué le peuple en marche, sous la houlette de ses chefs, les bergers. Avec l'avènement de la royauté, venue d'Égypte ou de Babylone où cette image se retrouve, le souverain est devenu l'unique Berger... dont on loue abondamment l'amour pour ses bêtes et le souci de leur bien-être. Est-ce parce que le roi est investi du droit divin, ou parce que le Dieu est souverain sur les rois de la terre ? Toujours est-il que les deux images du roi et du berger sont souvent

associées dans l'Orient ancien pour décrire la divinité. Et le prophète Ézéchiël (34) décrit le Messie comme étant le descendant de David, sous l'image du berger qui fait paître son peuple.

Jésus n'invente rien, ici, voyez-vous. Il adapte. Il détourne à son profit. C'est le « *je suis* » qui est original chez lui. De même, il reprend l'image du bandit ou du voleur, qui a dû tout naturellement désigner les usurpateurs, pour s'en démarquer. Difficile de savoir d'où vient l'allusion au *mercenaire* et à qui elle s'adresse : à Hérode, ou aux pharisiens et aux prêtres ? « *Le mercenaire qui n'est pas vraiment un berger...voit-il venir le loup ? Il abandonne les brebis et prend la fuite !* » L'important, ici, c'est surtout la manière dont sont décrites les relations entre Jésus et le peuple des croyants.

APRÈS LA RÉSURRECTION, les choses sont plus claires. Car qu'est-ce que la résurrection ? Ce n'est pas tant l'entrée dans une durée infinie que dans un nouveau rapport à Dieu : après une guérison, une libération. « *L'Esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a conféré l'onction pour annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé proclamer aux captifs la libération et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer les opprimés en liberté* » (Luc 4:18) La résurrection est arrachement à la vie sauvage, celle où l'on souffre et se tue. « *Entrer dans le troupeau* » prend alors une signification plus profonde, liée à la résurrection promise pour celui qui a été sauvé. Il ne s'agit pas de suivre bêtement celui qui crie le plus fort, celui qui promet les plus beaux lendemains, les miroirs aux alouettes de tous les *faux prophètes*, religieux ou politiques, sans plus y penser. Bien au contraire, il s'agit de suivre la seule personne à qui l'on puisse faire confiance en ce monde, Jésus, notre Christ, le fils unique de Dieu, « *par qui tout existe et par qui nous sommes* » (1 Cor. 8/ 6). Un leader charismatique qui, contrairement aux autres, ne s'est pas imposé, n'a jamais pris le pouvoir, n'a triomphé que de manière paradoxale, incompréhensible, en se laissant mourir sur une croix entre deux brigands... « *Brutalisé, il s'humilie ; il n'ouvre pas la bouche, comme un agneau traîné à l'abattoir, comme une brebis devant ceux qui la tondent : elle est muette ; lui n'ouvre pas la bouche.* » (Ésaïe 53 v 7). Non pas n'importe quel berger, un voleur, un brigand, ni même un salarié, mais le bon berger. L'évangile de Jean insiste ici sur la véritable nature du christianisme orthodoxe qu'il veut défendre, voilà pourquoi il est très précis au sujet de ce Bon Berger.

« **LE BON BERGER** » : Il est le propriétaire légal des brebis : « *Ce que mon Père m'a donné est plus grand que tout et personne ne peut rien arracher de la main du Père (v29).* » C'est une tradition constante dans l'Ancien Testament, qui utilise le vocabulaire des propriétaires terriens pour rappeler que la terre n'appartient qu'à Dieu seul, surtout en Israël. Nous devrions nous en souvenir mieux par rapport à notre planète, dont nous ne sommes que les bénéficiaires, les usufruitiers. Mais il est ici surtout incontestable que nous appartenons à Dieu, à Dieu seul, et qu'il nous confie à qui lui seul a décidé.

Jésus est le Bon Berger par cette seule évidence : *Le Père et moi, nous sommes un.* Révélation, dès le prologue de Jean : « *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était tourné vers Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement tourné vers Dieu. Tout fut par lui, et rien de ce qui fut, ne fut sans lui. En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes* » prologue rappelé dans notre chapitre 10 par ces quelques mots : « *Moi, je suis venu pour que les humains aient la vie et l'aient en abondance.* »

Belle assurance pour nous, que de savoir que nous avons un bon maître, sûr et fiable, qui ne nous abandonnera pas à l'heure du danger, qui a tout pouvoir sur nos vies. De quoi garder confiance même lorsque des 'généraux d'aventure' (De Gaulle-discours du 18 juin 1940), des tyrans, des usurpateurs sont pour un temps nos maîtres. Ceux qui ont connu la guerre en ont fait l'expérience.

Il a **une connaissance intime** de chacune de ses brebis. Comme nous le rappelons dans nos liturgies de baptême : « *Il appelle ses brebis chacune par son nom...* ». Il est important pour Jean de montrer que (contrairement aux juifs qui ont reçu une élection collective, qui font partie du « *peuple élu* » par leur naissance) le reste de l'humanité est appelé un par un, individuellement. Le Jugement à la fin des temps a d'ailleurs toujours été compris comme un jugement individuel. Chacun étant responsable de ses propres actes, même si par ailleurs nous sommes responsables aussi collectivement de la manière dont nous vivons en collectivité.

« *Les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix. Mais elles ne suivront pas un inconnu ; au contraire, elles fuiront loin de lui, parce qu'elles ne connaissent pas sa voix* ». Dans l'évangile de Jean, « **sa voix** » c'est d'une part la Parole de Dieu, Jésus lui-même, c'est-à-dire notre reconnaissance personnelle pour ce qu'il a fait pour nous. Et d'autre part son Esprit en nous qui nous inspire pour nous montrer le chemin. C'est aussi le Saint-Esprit qui inspire les Écritures, et l'enseignement de Jésus qu'elles contiennent. Il y a là un appel de Jean à bien se recentrer sur le Christ, le seul Christ, pour conduire notre existence.

Réciproquement, il leur est **entièrement dévoué**. « *Je suis le bon berger. Le bon berger est prêt à donner sa vie pour ses brebis...Et je donne ma vie pour mes brebis* ». La croix est pour Jean la preuve de la volonté divine d'aller jusqu'au bout de son plan de salut, Jésus allant jusqu'à mourir « *pour que les humains aient la vie et l'aient en abondance.* »

NOUS QUI SOMMES « *le troupeau que sa main conduit* », méfions-nous donc de la manière dont nous le suivons en Église. Est-il de notre ressort de dire qui en fait ou non partie ? C'est le Christ seul qui en décide ! Personne ne peut se substituer à lui. Les ecclésiastiques de toutes les Églises, le pape lui-même, ne peuvent prétendre dans cette optique qu'à être au mieux « *le gardien [qui] ouvre la porte* », ou au moins le « *salarié* » qui travaille sous les ordres de son maître.

Nous baptisons, mais c'est le Christ qui acceptera ou non un enfant selon sa foi, selon la manière dont il vivra son baptême. A chacun de reconnaître sa voix et de le suivre sur le Bon Chemin. Sachons simplement que Jésus, « *le Bon Berger* », ne nous abandonne pas en cours de route. Il nous appelle à intervalles réguliers à le suivre. A chaque fois que la vie nous questionne, que la Bible nous parle, qu'un accident nous arrête, qu'une parole dans une prédication fait mouche, qu'un encouragement nous est donné qui vont dans le sens de la foi et de l'amour, sachons avec humilité y reconnaître la voix de notre maître, qui nous encourage à aller de l'avant. A ne pas craindre de sortir de la bergerie pour aller dehors. Car là encore, Jésus nous mène. Jusqu'à de verts pâturages pleins de sources claires (Psaume 23). AMEN

Coordination nationale Évangélisation – Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

Service Notes Bibliques et Prédications
Contact : nbp@epudf.org

- i Je m'appuie ici sur un article de Violaine Montsarrat in ETR no 2 1978
- ii cf. Cahier Évangile no 62, Cerf 1988 par Michèle Morgen, de l'institut catholique de Paris
- iii Pierre Bonnard, commentaire « les épîtres johanniques » Labor et Fides, Genève 1983
- iv Commentaire sur l'Évangile de saint Jean par Frédéric GODET
https://www.koina.org/page-7/page299/files/godet_jean.pdf
- v Je m'appuie ici sur le travail de Charles L'Eplattenier in « L'évangile de Jean », Labor et Fides, Genève 1993